3 1761 07759908 2

Mirecourt, Eugène de
Jules Janin. [3. éd.]

CT
1012
M57
v.14

1 : 50 Centimes — Franco par la poste : 60 Centimes.

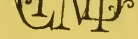
EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

JULES JANIN

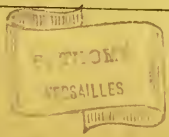
TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1869

(Tous droits réservés.)



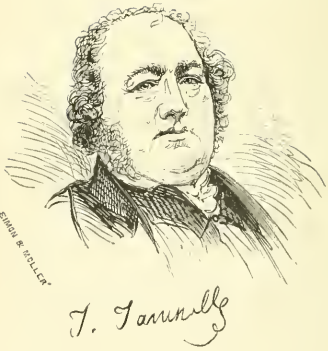
Cie Chaix. 1890.

JULES JANIN

MIRECOURT. — TYP. DE L.-PH. COSTET.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lescontemporains14mire


P. EMION & MOLLER
J. Tannlly

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

JULES JANIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
CHEZ ACHILLE FAURE, ÉDITEUR
18, RUE DAUPHINE
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1867

(Tous droits réservés.

CT
1012
M57
v. 14

787709

JULES JANIN

« Oh ! mil huit cent quatre ! la belle année pour naître ! » s'écrie quelque part l'écrivain fantasque et capricieux, qu'on s'est plu à surnommer *le Prince des critiques*.

Effectivement, jamais année plus glorieuse et plus féconde en événements grandioses ne prit sa place au cortége des siècles. Napoléon, vainqueur aux

Pyramides et à Marengo, plaçait sur sa tête le diadème impérial, et l'illustre Janin faisait son entrée dans ce monde.

Il naquit à Saint-Étienne de parents bourgeois. Cependant 1804-1874

Nous consignons ici le jour de cette naissance mémorable : c'était le 11 décembre. Le nouveau-né reçut les noms de Jules-Gabriel.

La seconde ville de France eut l'honneur de le voir entamer dans son lycée les vastes études qui devaient l'aider plus tard à saupoudrer ses feuilletons du lundi de citations latines aussi coquettes que judicieuses. On aime à retrouver aujourd'hui l'ancien élève du lycée piquant une tête dans les profondeurs de Tacite, cabriolant à côté de Juvénal, dansant sur une page de Suétone, prenant pour balancier un vers de Virgile, et jouant au ballon avec deux ou trois hémistiches du père Horace.

Le tout pour prouver qu'il n'a jamais perdu son latin.

A quinze ans, il se croyait très-versé dans les racines grecques, et s'imaginait que sa force en thème dépassait toutes les limites connues.

Chez lui la taille physique restait stationnaire ; mais l'amour-propre se développait outre mesure.

Dans sa famille on le nommait le *petit prodige*.

— Expédiez-moi ce bonhomme à Paris, au collége Louis-le-Grand, dit un de ses oncles. Il remportera le prix d'honneur, et vous verrez les colléges rivaux se disputer la gloire de lui faire achever gratuitement ses classes. De plus, il aura par la suite l'avantage de ne rien débourser pour ses inscriptions à l'école de droit.

L'idée semble admirable. On annonce

à la ville de Saint-Étienne que Jules va partir en conquête.

Une grand'tante, qui l'a bercé, promet de payer la première année de pension, car elle raffole de son neveu. Jules nous apprend dans ses *Contes nouveaux*, magnifique livre entièrement oublié de notre époque ingrate, que cette brave tante, une semaine avant le départ, se sauve pour ne point assister aux adieux. Pauvre vieille ! elle craint de ne pouvoir se séparer de son *Janotin mignon*, comme elle l'appelle dans sa naïve tendresse.

On prépare le trousseau du futur lauréat de Louis-le-Grand. L'heure de monter en voiture arrive.

Jules se trouve dans la diligence à côté d'une fille entretenue. La donzelle a du bon. Ses discours renferment la moralité qui manque à sa conduite, et leur conversation est des plus édifiantes.

En arrivant à Paris, sa compagne de voyage lui recommande d'éviter les mauvaises sociétés ; puis elle l'embrasse sur les deux joues.

Ordinairement, dit-on, ces baisers-là portent bonheur ; mais, ou les proverbes mentent, ou Jules n'a point de chance.

A peine est-il sur les bancs du collége que son professeur Burnouf s'aperçoit qu'il ne sait rien de rien.

Jugez de la surprise des habitants de Saint-Étienne, lorsqu'on leur annonce une chose aussi étrange. Burnouf laisse le malheureux élève parmi les trente derniers, c'est-à-dire au milieu de cette plèbe obscure que, dans l'idiome scolaire, on nomme irrévérencieusement les rosses. Adieu le prix d'honneur ! La spéculation de l'oncle échoue sur toute la ligne ; les colléges ne se disputent en aucune sorte le jeune prodige, et la vieille tante est

obligée de payer successivement trois années de pension.

Mais, aussi, comme Janin traite son professeur Burnouf !

« Eh ! par le ciel, où sommes-nous ? où allons-nous ? de qui faut-il dépendre ? Quel siècle ! quelle caverne ! quelle pétaudière ! Voilà donc où est la science ? *hic est scientia* ; voilà ceux que vous nous donnez pour maîtres ? *magistrorum squalidum pecus !* Les capacités d'un élève, sa force intellectuelle, sa puissance d'imagination et de jugement, son esprit, sa raison, son âme, tout cela se mesure à la toise du premier baudet universitaire venu ! *asinus discipulum fricat.* O honte ! *proh pudor !* Voyez ces pédagogues avec leur trogne barbouillée d'algèbre et leurs cheveux mal peignés, *caput hirsutum !* ô les plaisantes mines ! ô les beaux museaux ! Ardez un peu ! dirait Molière. Ils sont horribles à voir. Ce

sont des monstres de laideur, des colosses de sottise : ils portent lunettes, ils sont myopes, ils sont aveugles : *monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.* Tu les a peints dans un seul vers, ô Virgile, ô poëte ! Mais, va-t-on me dire, pourquoi se fâcher contre de pareilles gens ? Ce sont les infirmes de l'esprit, les paralytiques de l'intelligence, *inanes et pauperes.* Ils ne bougent pas, ou, s'ils bougent, ils trébuchent, ils tâtonnent, ils tombent le nez sur le fumier, sans voir la perle : *margaritam antè porcos.* Non certes, non vraiment, en vérité, non ! je vous le dis une fois pour toutes, il est impossible de se taire en présence d'un tel scandale. Il ne faut point en rire, s'il vous plaît, *risum teneatis ;* car la jeunesse, la sainte jeunesse, *sancta juventus,* comme l'appelle saint Augustin, se trouve confiée à ces maroufles, à ces taupes, à ces niais bouffis d'orgueil, à ces pédants. Plus

pédant l'un, plus pédant l'autre, *pedantus, pedantior, pedantissimus!* »

Nous l'avouons, ce ne fut pas là précisément le langage de notre élève au sortir du collége ; mais si le feuilleton des *Débats* lui eût alors livré ses colonnes, nous aurions à coup sûr obtenu ce précieux échantillon de son style.

Burnouf n'a pas été seul victime de sa colère. Il pardonne encore moins peut-être à son proviseur, M. Malleval, un hypocrite.

« Cet homme avait rêvé tout d'un coup en s'éveillant, qu'il était moral et chrétien [1]. »

Fi ! le vilain rêve !

« Il m'enfermait, continue Jules, pendant des jours entiers, dans d'infâmes oubliettes, sous les combles. »

1. Préface des *Contes nouveaux*. Les citations qui suivent sont tirées de la même source.

Et pourquoi, grand Dieu ?

Parce que notre chenapan d'élève faisait de l'opposition.

Comment, de l'opposition politique ?

Oui, et de la plus chaude. Au lieu de corriger les contre-sens de ses versions et les solécismes de ses thèmes, il déblatérait du matin au soir contre cette cagote de Restauration.

« N'avait-elle pas enlevé aux colléges leurs armes à feu et leurs tambours, pour les remplacer par des cloches et des missels ? »

Aussi fallait-il voir comme il la drapait ! Quelle bordée d'épigrammes ! L'aumônier perdait sa morale et ses sermons avec ce jeune philosophe, qui lisait Voltaire en cachette. A l'étude, en classe, à la chapelle, à la récréation, partout, à voix basse ou à haute voix, Jules procédait à l'*éreintement* des jésuites ; il faisait une Saint-Barthélemy générale du

clergé. Toute la verve des encyclopédistes passait dans ce cerveau mutin.

Si parfois il apportait quelque trêve à la satire, ce n'était qu'au réfectoire, où de graves occupations lui fermaient la bouche.

Les principaux amis de Janin au collége Louis-le-Grand étaient Boitard, Lerminier et Sainte-Beuve. Il y connut aussi Lacenaire, et voici l'anecdote qu'on raconte.

Un matin de très-bonne heure, après un bal donné par le prince des critiques, un homme entre chez lui, pâle, bouleversé, les vêtements en désordre : c'est Lacenaire. Il a pu facilement pénétrer chez Janin. Quelques joueurs attardés sont encore au salon. Jules frissonne. La figure de son ex-camarade de classe trahit un dessein sinistre. Mais il ne perd pas la tête et dit au visiteur :

— Si tu n'en veux qu'à ma bourse,

sois le bienvenu. Il me reste cent francs, nous allons les partager ensemble.

Lacenaire, à quelque temps de là, disait au juge d'instruction :

— Janin a bien fait de se montrer bon enfant, sans quoi je le tuais, pour le punir d'être riche et célèbre.

Enfin les classes de Jules sont achevées. Il n'a pas eu le moindre accessit au concours ; mais il possède admirablement son Voltaire, et si jamais un Nicolardot quelconque lui tombe sous la griffe, soyez sans inquiétude, le patriarche de Ferney sera vengé [1].

Que devient-il, une fois sorti du collége ?

Nayant point obtenu ce laurier classique prophétisé si hautement, il ne veut

1. On verra tout à l'heure la préface que M. Janin a écrite pour le livre intitulé *le Roi Voltaire*.

pas retourner à Saint-Étienne, près de ses compatriotes moqueurs, près de sa famille trompée dans un si bel espoir.

— Je resterai à Paris, se dit Jules, dussé-je y mourir de faim!

Néanmoins, il s'arrange pour ne pas être réduit à cette extrémité funeste. Sa vieille tante possède encore quelques revenus : pourquoi ne se déciderait-elle point à habiter la capitale? Il lui écrit de venir; elle arrive, et voilà notre homme hors d'inquiétude. *Janotin mignon* sera cajolé, choyé, bien nourri, car la tante est un cordon bleu émérite.

Si vous saviez comme elle fait divinement la pâtisserie, — et les sauces à la lyonnaise, peste! — quelles sauces!

Mais tout est cher à Paris; le loyer seul prend la moitié du modeste revenu de la bonne femme.

— Il va falloir travailler, mon garçon,

dit-elle à Jules, autrement nous n'y suffirions pas.

Craignant de voir péricliter la cuisine, Janin cherche des leçons au cachet ; il en trouve, et nous le voyons enseigner intrépidement, dans l'intérêt des sauces à venir, le latin, le grec, la géographie et l'histoire.

Sur toutes ces matières, la science du jeune instituteur est loin d'être complète, mais ceci n'est qu'un inconvénient médiocre.

« Avec huit jours d'avance, dit-il, j'aurais enseigné l'hébreu et le syriaque. »

O Burnouf ! Burnouf ! nous ne savons pas si tu es mort ; mais, dans ce monde ou dans l'autre, tu dois singulièrement regretter ta méprise.

Jules n'avait affaire, du reste, qu'à des élèves sots et têtus.

« Ils ne comprenaient rien, dit-il, et je m'enseignais à moi-même ce qu'ils ne pouvaient apprendre. »

En attendant, les leçons étaient payées.

Notre homme eut alors une bourse assez rondelette. A l'époque où nous sommes de son histoire, il meurt d'envie d'avoir un chien. Toutes ses pensées, toutes ses expressions portent le cachet de cette fantaisie.

« Un chien ! cela bondit, cela pleure, cela rit, cela joue avec vous et comme vous ! »

— Mais, dit la vieille tante, si tu achètes un chien, le propriétaire nous donnera congé.

— Bah ! répond l'intrépide partisan de la race canine, nous déménagerons.

Ce n'est plus un désir, c'est une rage. Il court au marché aux chiens. Son

cœur tressaille aux aboiements multipliés qui se font entendre ; il s'émerveille, il palpite, il tremble de joie, en voyant autour de lui cette marchandise vivante, qui grogne, qui jappe, qui montre les dents ou remue la queue. Janin passe de la levrette au boule-dogue, du carlin au terre-neuve, du griffon à l'épagneul, du chien courant au chien de basse-cour. Il se fait donner la patte par ces quadrupèdes, étudie leur race, demande des renseignements sur leur moralité, sur leur caractère, et finit par choisir un affreux barbet, aux oreilles absentes, au poil hérissé, mais qui lui a tendu plus amicalement que tous les autres sa patte couverte de boue.

Janin le paye vingt-cinq francs [1], lui

1. Il y a une autre version sur le barbet. Quelques historiens prétendent qu'il fut donné à Janin par l'épicier du coin, et lui-même l'insinue dans ses *Contes nouveaux*. Nous préférons la version du marché aux chiens. Elle nous a

donne le nom d'Azor, l'emmène, et vient le présenter à sa tante.

Celle-ci est désolée. Toutefois, à l'aspect de la vive affection qui règne entre le barbet et son acheteur, elle passe à l'attendrissement et dit aux voisins :

— J'avais tort de me plaindre : Azor et Jules sont deux frères.

Avec un chien, des amis et une bourse pleine, Janin menait une existence filée d'or et de soie. Mais, l'été venu, ses élèves partirent aux champs avec leur famille. Plus de leçons, plus de soupers. Il travailla quelque temps dans une étude, puis il s'engagea comme profes-

été racontée par ce pauvre Ladvocat, phénix des libraires, mort à l'hôpital, après avoir versé plus d'un million dans la poche des gens de lettres. Jules était un de ses auteurs favoris ; ils se tutoyaient. Ladvocat lui avait commandé deux articles pour les CENT et UN, — l'*Abbé Châtel* et le *Marchand de chiens*. Vous voyez ? le *Marchand de chiens :* l'histoire de Ladvocat est la bonne.

seur, à cinquante francs par mois, dans la pension Bimar, où quelques Parisiens se souviennent encore d'avoir appris le rudiment sous sa férule.

L'instituteur Bimar était un peu voltairien, ce qui fit décrier sa maison.

Les familles lui retirèrent leurs enfants, la gène arriva. Bref, le pauvre homme reçoit, un jour, certain message sur timbre, dont le coût est de cinq francs quarante centimes, et qui lui annonce pour le lendemain la saisie de ses meubles. Il ne ferme pas l'œil de la nuit. L'aurore paraît. On frappe à sa porte.

Déjà les huissiers, grand Dieu ! Bimar tressaille, il ouvre ; mais en reconnaissant le visiteur matinal, il respire.

C'est un ami, c'est Janin.

Jules, nous ne savons trop comment, vient d'apprendre qu'il y a péril en la demeure. Trois mois lui sont dus. Il n'a

pas touché un centime depuis son entrée dans cette maison. Ne rapportant rien à sa tante, celle-ci ne lui prépare que des repas fort maigres.

— C'est bien le diable, pense-t-il, si, de tout ce désastre, je ne retire pas au moins de quoi faire un déjeuner !

Son appétit lui suggère un plan sublime.

— J'ai besoin d'argent, dit-il à Bimar, et vous me devez cinquante écus.

— Ah ! mon cher garçon, murmure l'instituteur, dont les yeux sont mouillés de larmes, il n'y a plus rien en caisse. Hier, nous avons acheté le dîner à crédit, et ce matin les huissiers vont venir.

— Je le sais, dit Jules. Si je me suis levé de bonne heure, c'est pour vous aider à sauver quelque chose de leurs griffes, afin de me payer, bien entendu.

— Hélas ! que pouvons-nous sauver ! Des meubles ? le concierge ne les laissera pas sortir.

— Une idée ! fit Jules, qui se posa le doigt sur le font. Vous avez du vin en cave ?

— Oui.

— Combien de pièces ?

— Une seule ; elle est intacte.

— Bon ! voilà ce que je voulais savoir. Laissez faire !

Il sort en courant. Vingt minutes après, on le voit reparaître, affublé d'une blouse, coiffé d'une casquette et traînant un haquet, sur lequel se trouve une futaille.

— Courez avertir M. Bimar, dit Jules au concierge de la maison. Il faut changer la dernière pièce de vin qui lui a été fournie. Allons, vite ! et revenez me donner un coup d'épaule.

Cet homme ne reconnaît pas le professeur sous l'accoutrement dont il a fait choix. On descend la nouvelle futaille à la cave, on remonte l'ancienne, et Janin, s'attelant au haquet, repart au galop.

La pièce laissée en échange est remplie d'eau pure.

A une heure de là, Jules, qui a négocié la futaille et son contenu, rentre avec ses habits ordinaires.

— J'ai mes cent cinquante francs, dit-il à Bimar. En voulez-vous quittance? venez, je vous signerai cela chez Véfour.

— Chez Véfour? balbutie le brave homme avec surprise.

— Oui. Au diable la baraque! Foin des huissiers!

Il entraîne l'instituteur, lui paye un déjeuner monstre, et le grise royalement. Lorsque Jules raconte cette anecdote, il donne le menu du repas, la carte des

vins, le chiffre de l'addition et termine en disant :

— Pauvre Bimar ! j'ai réussi à le consoler de sa ruine. C'est la plus belle action et le meilleur déjeuner de ma vie !

En attendant, Janin se trouve sans place.

Les leçons au cachet ne sont point revenues ; l'automne est magnifique, personne encore n'a quitté la campagne.

Suivi d'Azor, il se promène sous les avenues silencieuses du Luxembourg. Ne pouvant alimenter son estomac que d'une façon médiocre, il cherche à nourrir son âme par des lectures solides. Entre les innombrables merveilles que possèdent les lettres françaises, le recueil des feuilletons de Geoffroy lui semble le premier livre auquel un homme de goût doive accorder la préférence.

O le plaisant esprit d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros, a choisi Childebrand!

Preuve de vocation, va-t-on nous dire.

Jadis les femmes de la cour de Lycomède virent Achille se précipiter sur des armes. A quarante siècles de distance, on voit Janin se précipiter sur des feuilletons de théâtre.

Nous répondrons à ceci tout à l'heure.

Laissons-le parcourir ces pages déloyales, où Geoffroy déshabille les talents de son époque et les rapetisse au point d'en faire des nains. Il est émerveillé du sans-façon avec lequel ce critique traite les célébrités les plus reconnues [1]. Voilà donc où peut conduire la plume? Quelle puissance! On n'a pas besoin de créer des chefs-d'œuvre; il suffit d'analyser, de disséquer, de critiquer ceux d'autrui.

1 Geoffroy a toujours nié le génie de Talma.

C'est beaucoup moins difficile, et l'on acquiert autant de gloire.

— Ah ! se dit Janin, si je pouvais être journaliste !

Sur ces entrefaites, Azor, courant dans les avenues, rencontre une levrette mignonne, qui semble vouer au barbet un sentiment tendre, car elle vient sauter et gambader avec lui jusqu'aux pieds de Janin.

— Ici, Flora !... Veux-tu t'en aller, vilaine bête ! dit une jeune dame élégante, accourant pour chasser le barbet à coups d'ombrelle.

La seconde apostrophe, et la plus disgracieuse, s'adresse à Azor.

— Madame, dit Jules, permis à vous de trouver mon chien déplaisant, mais je vous supplie de ne point le battre.

Un jeune homme, dont la dame venait de quitter le bras pour empêcher sa levrette de fréquenter Azor, arrive sur

le lieu de la scène et fait au maître du barbet quelques excuses polies sur la vivacité de sa compagne. Tout à coup ce jeune homme pousse un cri, Jules en pousse un autre. Ils viennent de se reconnaître et s'embrassent avec effusion.

Ce sont deux amis de Louis-le-Grand.

Azor et la levrette profitent de la circonstance pour reprendre leurs ébats. La dame n'ose plus se plaindre.

— Je te fais mon compliment, dit le jeune homme, tu te portes comme un charme. Quelle mine fleurie ! quelles joues rubicondes !

— Eh ! oui..... la misère ! répond Jules en souriant.

— Fi ! quel mot ! doit-on jamais le prononcer à notre âge ? Si tu n'es pas entré dans une carrière lucrative, imite-moi ; taille une plume et fais des articles pour les journaux.

— Hein !.... qu'entends-je ?.... tu es journaliste ! s'écrie Jules pressant avec transport les mains de son ami. C'est merveilleux ! à l'instant même je songeais à le devenir.

— Eh bien, je t'offre ma protection.

— Je l'accepte avec reconnaissance, avec bonheur !

— C'est dit. Viens ce soir dîner avec moi chez madame (Janin fait un profond salut). Madame est une des artistes les plus distinguées du boulevard (Janin salue jusqu'à terre). Nous irons ensemble à l'Opéra Comique, où madame t'offre une place dans sa loge (Janin a presque envie de tomber à genoux).

— Ah ! Madame, que de bonté ! murmure-t-il. Je vous jure...

— Ici, Flora ! dit la dame distraite. Pardon, Monsieur !... Oui, c'est entendu, nous vous attendons à dîner ce soir...

Seulement, je vous prie, ne nous amenez pas votre vilain chien !

Ils se séparèrent.

A partir de ce jour, il y eut entre Azor et Jules une grande froideur. Pourtant le barbet seul avait causé la bienheureuse rencontre. Son maître lui devait tout, la protection du journaliste, un dîner confortable, un fauteuil dans une loge de face aux côtés d'une jolie femme, et des espérances à n'en plus finir.

Mais ce n'est pas la première fois que les chiens ont à se plaindre de l'ingratitude des hommes.

Le barbet tomba dans le désespoir. Il avala, dit la chronique, une boulette empoisonnée, qui lui fut offerte perfidement par le propriétaire. Janin ne pleura même pas la mort de cet ami fidèle, tant il éprouvait de joie de mettre un pied dans le journalisme.

Son ex-camarade de classe venait de

le faire recevoir au nombre des rédacteurs de *la Lorgnette*. C'était une feuille de chou théâtrale, où Jules reçut en partage le compte-rendu des pièces de l'Ambigu.

Si l'on nous reproche de raconter trop à la légère des particularités entièrement véridiques, nous adresserons à nos lecteurs cette question fort simple :

Jamais est-il venu à l'esprit de quelqu'un de prendre Jules Janin au sérieux ?

Tous vont me répondre :

— Non, certes.

Alors de quoi vous scandalisez-vous ? Le ton de cette biographie convient à son sujet. M. Janin est un honnête homme, un citoyen recommandable : à ce point de vue, nous lui accordons notre estime, —et c'est quelque chose. Dieu nous préserve de contester la valeur de sa plume ! Assurément, s'il n'eût pas dévié, il serait

aujourd'hui peut-être notre écrivain de genre le plus original et le plus remarquable. Mais pourquoi s'est-il avisé d'aborder la littérature militante? où était la nécessité qu'il devînt feuilletoniste? avait-il besoin de se fourrer dans cette galère?

Dites-le-nous, s'il vous plaît, là, franchement : est-ce que ce gros visage naïf, créé pour la bonhomie, la candeur et le sourire, devait jamais fulminer de l'œil et montrer les dents?

Voyez cette main potelée, fine et ronde.

La destinée d'une pareille main, quoi qu'on dise, était de faire constamment patte de velours, et voilà que notre homme y laisse pousser des griffes.

Ah! malheureux Jules! quelle folie!

Pour exercer avec dignité la critique, n'importe en quel genre, il faut être sûr de soi-même; il faut avoir affermi son

jugement par de graves études. La critique est un sacerdoce ; elle demande une grande force morale, un esprit sain, dégagé des ténèbres de l'ignorance, et qui soit à l'épreuve de la rancune, de la jalousie, du caprice.

Jules Janin lui-même nous a tendu jusqu'ici le fil biographique ; nous l'avons suivi pas à pas dans le dédale un peu confus de son propre récit.

Maintenant nous le retrouvons journaliste, avec le théâtre de l'Ambigu sous sa coupe.

Tous les soirs il traverse la Seine et suit la rue Saint-Martin jusqu'au boulevard ; il tourne à droite, fait deux cents pas, traverse la chaussée d'un pied leste, et le voilà dans son empire.

Les nymphes de l'endroit le cajolent et le courtisent pour obtenir dans *la Lorgnette* quelques lignes flatteuses ; mais en arrière elles se moquent de lui et le

baptisent du nom de *Jean-Jean*. Cette sotte dénomination provient du J.J. que le nouveau rédacteur place comme signature à la fin de ses articles.

Bientôt on ne se gène plus, et la raillerie prend ses coudées franches.

— Eh! bonjour, monsieur *Jean-Jean!* crient ces dames. — Comment vous portez-vous, monsieur *Jean-Jean?* — Tu n'as pas lu le dernier article de *Jean-Jean*, ma chère? — On dévore les articles de *Jean-Jean*. — Ce gros *Jean-Jean* devient à la mode. — Payez-vous à souper ce soir, *Jean-Jean*, mon ami?

Notre homme se fâche.

Les petites causes engendrent les grands effets, comme l'a victorieusement démontré M. Scribe, et l'histoire du prince des critiques découle du sobriquet de *Jean-Jean*.

Au lieu de prendre une tenue digne et

de repousser par le dédain ces plaisanteries niaises, le rédacteur de *la Lorgnette* avise que sa plume est une arme et qu'il peut s'en servir contre les railleurs.

Jugez alors des comptes rendus !

Vous m'avez appelé *Jean-Jean*, Madame ? cela suffit : je ne reconnais à votre jeu ni mérite, ni délicatesse, ni grâce ; vous n'avez point d'élan, vous manquez de verve ; le public vous trouve mauvaise, et vos épaules sont d'une déplorable maigreur.

Quel est cet individu qui passe d'un air distrait ? C'est l'auteur de la pièce nouvelle. Il ne m'a pas salué, ce me semble ? Attends un peu, attends donc !

Et *la Lorgnette* vous rédige un délicieux article, frétillant d'épigrammes. L'auteur est aiguillonné, lardé, percé à jour. Sa pièce est une œuvre sans nom, quelque chose où l'absurdité donne

les mains à la sottise, où le style et le bon goût ne brillent que par leur absence. — et cela vous apprendra, mon cher à cultiver la politesse !

M. Janin se complaît dans ce système.

Il réussit, de nos jours, à développer sa tactique sur une échelle immense. Arbitre absolu des destinées théâtrales, il les règle à sa fantaisie et les fait pivoter sur la pointe flexible de son caprice.

On doit, si l'on veut obtenir ses bonnes grâces, être continuellement à ses genoux. Dorlotez-le, mignotez-le, flattez-le ; brûlez-lui sous les naseaux le parfum de la louange. Grattez et regrattez la nuque à ce perroquet hebdomadaire qui babille sur le perchoir des *Débats*. N'oubliez pas de lui dire qu'il est mignon, qu'il est beau, qu'il a bon bec et gentil plumage. Surtout ne lui reprochez pas de répéter cha-

que lundi la même chanson. Vos affaires iront pour le mieux, soyez sans crainte. Il vous rendra vos amitiés au centuple, il vous caressera de son style le plus moelleux, il vous bichonnera de ses phrases les plus douces, il vous étendra sur le lit de fleurs de ses périodes, il vous inondera de la pommade la-plus odorante de ses feuilletons.

Mais, si vous n'avez pour lui ni prévenances délicates, ni procédés flatteurs; si votre obséquiosité, toujours en éveil, ne se prosterne pas à plat ventre devant ce grand Lama des coulisses, vous êtes perdu.

Faites vos adieux à la gloire dont il tient tous les rayons pour les distribuer à sa guise.

Jamais la célébrité ne couronnera votre front d'une auréole, si vous avez été pour ce bon M. Janin sans respect, sans vénération, sans égards. Oubliez de

vous découvrir quand il passe, et vous resterez dans ces limbes obscurs où il plonge les plus beaux talents, lorsqu'ils ne s'inclinent pas devant sa majestueuse personne.

— Ah ! c'est à prendre ou à laisser, vous dira Jules. Ceci est ma profession de foi. Je fais de la critique, il faut que cela me rapporte quelque chose [1]. Eh ! de quoi vous plaignez-vous en fin de compte ? Je n'ai jamais eu, Dieu merci, la prétention de fouiller dans vos poches. Me voyez-vous, la plume au poing, la phrase chargée à mitraille, m'embusquer au coin des *Débats,* comme un bandit napolitain, pour dévaliser les directeurs, rançonner les auteurs et demander aux malheureux artistes la bourse ou la vie ? Gardez votre argent, mais saluez, morbleu !

1. On nous assure que son Altesse impériale, madame la princesse Mathilde, raconte, à ce sujet, une piquante anecdote.

Parfaitement dit, célèbre feuilletoniste.

Nous savons que vous êtes incorruptible. Ce n'est pas vous qui déshonorez la littérature et qui avez inventé le vol au feuilleton. Personne au monde ne vous soupçonne de ces manœuvres ignobles qu'on a exercées, de nos jours, en pleine civilisation, en plein soleil. Un directeur de l'Opéra ne vous a jamais fait la sanglante injure de vous tendre un billet de mille francs ou bout d'une paire de pincettes. Mais si vous laissez aux bandits napolitains la critique à plume armée, si derrière le feuilletoniste nul n'a le droit d'aller soufileter l'homme et de lui reprocher la vénalité de sa phrase, le commerce impur de ses articles, l'homme est sauvé, l'écrivain ne l'est pas.

Il est expressément défendu au critique d'être fantasque, il n'a pas le droit de se montrer capricieux [1].

1. « Mademoiselle Rachel, dit *l'Artiste*, a été

Ses rancunes personnelles, ses susceptibilité, son amour-propre, ses antipathies ou ses sympathies ne doivent pas franchir le seuil de son cabinet de travail. C'est un sanctuaire où le dieu des arts lui ordonne d'accueillir indistinctement amis ou ennemis. Le jour où le prêtre manque de justice et d'impartialité, qu'on l'expulse de l'autel.

Or, vous êtes ce prêtre-là, monsieur Janin.

Quel est, dans notre siècle, la gloire véritable dont votre critique n'ait pas essayé d'obscurcir la splendeur? Vous avez traité Balzac avec une irrévérence que sa tombe illustre vous reproche aujourd'hui. Tout ce qui était grand, tout ce qui était beau, vous avez voulu le rapetisser et l'enlaidir. Pygmée jaloux,

mauvaise, — dans cent cinquante feuilletons de M. Janin, — pour avoir oublié de lui donner des bonbons le jour de sa fête. »

vous attaquiez les géants, et vous leur mordiez le talon pour les arrêter dans leur marche. Si quelquefois, après avoir insulté le génie, on vous a vu tout à coup lui rendre hommage, vous n'avez été mû ni par le regret ni par le repentir. On peut être sûr que le vent d'une rancune ou d'une jalousie plus forte soufflait dans les barbes de votre plume, et lui faisait opérer cette brusque volte-face.

Ainsi Victor Hugo, que vous aviez méconnu, contre lequel vous aviez écrit des pages si dédaigneuses, Victor Hugo, maintenant est *le roi des poëtes ;* vous l'appelez *écrivain sublime ;* il est devenu pour vous *l'aigle aux ailes puissantes.*

Cachez mieux votre ficelle, de grâce !

Il ne vous manquait plus que d'avoir des haines politiques. On n'est pas inconséquent comme vous l'êtes. Pourquoi souffleter ainsi votre présent avec votre

passé? que croyez-vous y gagner pour l'avenir ?

Ah ! vous n'êtes plus alerte, Janin, mon ami ! La corde devient flasque, le balancier vous tombe des mains. Vous n'allez plus ni en avant ni en arrière. On assure que votre esprit prend du ventre.

Mais laissons dire les méchantes langues. Il faut achever notre tâche.

La vieille tante de Jules, sa seconde mère, a rendu le dernier soupir. Il quitte l'appartement qu'ils occupaient ensemble et se réfugie, bien qu'il soit très à l'aise, dans une mansarde du quartier Saint-Jacques.

C'est un genre qu'il se donne.

Pendant huit mois seulement *la Lorgnette* eut les honneurs de sa féconde et spirituelle rédaction. Janin passe avec armes et bagages au *Figaro*, feuille,

qui vient à peine de naître, et qui a déjà toutes ses dents.

« C'était, dit Jules, un journal plein d'imagination et de fiel. Chaque matin éclataient de nouveaux sarcasmes, de nouvelles colères. Nous étions tous méchants sans méchanceté et cruels sans le savoir. »

Bon apôtre !

Pourquoi n'ajoutez-vous pas que vous étiez spirituel sans esprit et que vous amusiez le public sans vous en douter ?

Janin contribua puissamment au succès du *Figaro*. Outre sa collaboration à cette feuille, il a travaillé dans *le Journal des enfants*, dans *le Magasin des familles*, dans *la Revue de Paris* et dans *l'Artiste*. Avant de passer aux *Débats*, il a rédigé le feuilleton de *la Quotidienne* et celui du *Messager*.

Le premier de ces journaux a publié

de lui une nouvelle qui a pour titre *les Cheveux de la reine*. Notre capricieux auteur était légitimiste alors ; mais depuis...

« L'homme absurde est l'homme qui ne change jamais ! »

A l'époque où il écrivait à *la Quotidienne*, il inventa *le Marchand de canards*, ce type curieux oublié par Balzac dans *la Monographie de la presse parisienne*. Un de ses amis le tourmentait continuellement pour l'insertion de quelques articles.

« — Impossible, dit Janin, tu écris comme une huître. Si tu veux gagner de l'argent, voici ce que tu as à faire. Invente des bourdes, creuse ton imagination pour trouver des suicides étranges, des assassinats horribles. Dis qu'une femme est accouchée d'un enfant cornu ; affirme qu'un serpent de mer de trois cents mètres de longueur a paru

sur les côtes du Havre. Onze ou quinze lignes pour chaque article. S'il est de nature à provoquer une réclamation, tant mieux, on te le paiera double. »

L'ami suivit le conseil, et l'industrie a pris de nos jours un développement immense.

Nous avons vu un marchand de canards dans les bureaux de feu *l'Estafette*. Il tirait de sa poche une multitude de petits papiers qu'il faisait lire au rédacteur. « Combien celui-ci ? — Deux francs. — C'est trop cher ; trente sous. » On le payait séance tenante et il allait proposer ses volatiles à d'autres journaux.

Ce commerce est lucratif.

Jules Janin, dans le *Figaro*, se montra tout à la fois jovial et agressif. On cite comme son plus glorieux fait d'armes ce bizarre discours de réception académique, au bas duquel se trouvaient ces

mots pour signature : LE DUC DE MONTMORENCY.

Ce dernier rejeton d'une grande famille venait d'être admis au nombre des Quarante.

Il protesta dans la *Quotidienne* contre la burlesque harangue du *Figaro*. Les autres feuilles monarchiques réclamèrent également en son nom.

Janin tenait sa réponse toute prête :

« — A qui diable en avez-vous, Monsieur ? s'écria-t-il. Vous avez donc été reçu à l'Académie française ? Pardieu ! je l'ignorais, je vous assure, et c'est bien involontairement que j'ai trompé le public. M. le Duc, aubergiste du *Cheval-Blanc* à Montmorency, s'est fait recevoir membre de la société chantante de ladite ville. J'ai donné le compte rendu de la séance et j'ai publié le discours du récipiendaire. Vous n'êtes pour rien dans la chose... Désolé du quiproquo ! »

Le double sens était adroitement maintenu d'un bout à l'autre.

Victime de cette bouffonnerie singulière, le noble duc vit les rieurs se mettre du côté de Janin. Triboulet n'eut jamais succès semblable, même en se moquant de François Ier, son maître.

Nous avons vu le collégien de Louis-le-Grand faire acte de libéralisme, dès l'âge le plus tendre : jugez comme il griffa cette malheureuse Restauration, lorsqu'il eut entre les mains une plume de journaliste ! Le renversement du trône de Charles X est l'ouvrage de Jules, il vous l'affirmera lui-même, et, si vous le poussez un peu loin, vous l'entendrez professer les doctrines les plus révolutionnaires.

« L'opposition a été ma vie à moi, comme à d'autres la défense du pouvoir est leur vie. Le premier qui a jeté des

paroles d'opposition après Juillet et qui les a signées, c'est moi. »

Diable d'homme ! c'est vrai pourtant.

Barnave est là pour le dire. Jamais diatribe plus violente ne fut publiée contre la maison d'Orléans. Le balancier penchait alors à gauche ; il s'est, depuis, incliné fortement vers la droite, et Jules a dansé pour la branche cadette.

En 1829, M. Janin publia l'*Ane mort* ou *la femme guillotinée*, triste livre, qui n'est, assure-t-on, qu'une vengeance maladroite dirigée contre une actrice infidèle. Outre ce roman de l'*Ane mort*, Jules en a commis quelques autres ; mais, si l'oubli du public équivaut au pardon, l'auteur peut dormir sans inquiétude. La *Confession*, cette guenille encyclopédique trouvée dans la garde-robe du vieil Arouet, jointe aux six volumes des *Contes* plus ou moins

fantastiques et plus ou moins *nouveaux*, ne constituent pas un bagage d'écrivain très-précieux, même si l'on ajoute *Un cœur pour deux amours* et *le Chemin de traverse*.

M. Nestor Roqueplan, qui sait son Janin sur le bout du doigt, affirme que « *les Gaietés de Toulouse* et *la Religieuse champêtre* sont de petites coquineries littéraires, dont le souvenir a moins duré que le papier, et qui sont allé protester sous le pilon contre l'indifférence publique. »

Jules Janin, lorsque la littérature illustrée prit naissance, vendit aux libraires une multitude d'œuvres de pacotille, dont les principales sont : les *Catacombes*, — un *Hiver à Paris*, — un *Été à Paris*, — les *Beautés de l'Opéra*, avec Théophile Gautier, — le *Prince royal* (1842), véritable acte de contrition public, au sujet de *Barnave*, dont nous

parlerons tout à l'heure, — *Suite de Manon Lescaut*, — *le Gâteau des rois*, — *Voyage en Italie*, — *la Bretagne historique*, — *Voyage de Paris à la mer*, — *Histoire de la littérature dramatique*, simple reproduction de ses feuilletons de théâtre, qui ne mérite assurément pas ce titre pompeux, — *Normandie pittoresque*, — *Symphonies d'hiver*, — une traduction en prose d'*Horace*, — *Petits bonheurs*, — *la Semaine des trois jeudis*, — *les Contes bleus*, — *la Fin du monde et un neveu de Rameau*, etc.

Son résumé de *Clarisse Harlowe* est détestable ; il a gâté Richardson comme Florian a gâté Cervantes.

Le texte des *Galeries de Versailles* a eu M. Janin pour rédacteur.

Il a fait un livre sur Debureau, qui lui attire chaque jour encore des plaisanteries que nous ne reproduirons pas, — et des

articles sur le clown Auriol, qui lui ont valu le quatrain suivant :

Du rival qu'il veut égaler
En ce point seul Janin diffère :
Sans parler Auriol sait plaire.
Sans plaire Janin sait parler.

Assez bon juge quand il ne s'agit pas de musique, Nestor Roqueplan s'écrie quelque part, en s'adressant à Jules :

« Vous êtes un écrivain irrésolu, impuissant, et surtout frivole. Vous êtes affublé de dentelles en imitation, vous secouez avec affectation les falbalas pompeux d'une robe fanée, dont le tissu aux couleurs fausses ne se rehausse jamais par un dessin pur et correct. Votre phrase déchiquetée, frangée, éliminée, s'en va par morceaux. Ces incidences dont vous abusez et dont les bons écrivains se servent pour reposer le lecteur, deviennent entre vos mains des poteaux trompeurs pour l'égarer dans sa

route. Quelquefois puni par vous-même et enfermé dans cette phrase sans issues, vous bourdonnez à l'aventure pour en sortir, comme une guêpe contre une vitre : alors, vite les tirets, — vite une citation pour dégager M. Janin qui se cogne le front contre les parois de son grand style ! »

Pas trop bête, dirait Figaro.

Nestor juge à la fois le critique et l'écrivain. Son opinion est conforme à la nôtre et à celle du plus grand nombre, — nous citons toujours :

« Votre attaque, lui dit-il, n'est jamais franche ; le trait, à force d'être barbelé comme une arme chinoise, ne pénètre pas. Lutteur sans poignet, vous recourez au croc en jambe. — Bruit sans coup, — tonnerre sans foudre, — feu d'artifice mouillé, dont les soleils partent à l'aventure. Votre plume crache, étoile le papier et ne sait pas courir droit ; votre

phrase est incertaine et insoumise, elle marche au hasard et sans ordre, elle semble soustraite à votre volonté comme les membres d'un homme malade de la moelle épinière. Les mots abondent, le mot ne vient jamais. Quand on la dissèque, cette phrase grassouillette, pouparde et vieillotte, on s'aperçoit que l'enveloppe ne recouvre pas un muscle, pas un ligament, pas une veine. »

Tout cela n'est que trop véritable.

M. Janin, comme la plupart des critiques, est une sorte d'eunuque littéraire. Privé de la puissance génératrice, il berce quelquefois les enfants des autres ; le plus souvent il les dévore.

Sauvageon sans culture, il pousse à tort et à travers des rameaux gourmands, sur lesquels on n'aperçoit jamais un bouton, jamais une fleur.

Il déteste les arbres fruitiers.

C'est un orfèvre qui n'emploie que le chrysocale, un joaillier qui ne monte que du strass. Néanmoins ses œuvres contiennent une chose excessivement remarquable : c'est l'épisode des *Deux filles de Séjan*, dans *Barnave*. Par malheur, ce diamant a été ciselé par Félix Piat [1]. Il est reconnu que Jules Janin, dans sa part de travail, reste au-dessous du médiocre.

Jamais il n'a pu jeter le plan d'une scène de drame.

Tous les genres lui glissent entre les doigts, aucun ne se fixe sous sa plume.

1. Très-liés d'abord, Pyat et Janin se brouillèrent pour cause de dissidence politique. Un article du feuilletoniste des *Débats* sur Joseph Chénier provoqua de la part de Félix Pyat une réplique violente. Traduit devant les tribunaux, celui-ci fut condamné à deux ans de prison. La sentence frappait un peu le diffamateur et beaucoup le républicain.

Il a voulu jadis à l'Athénée monter dans une chaire d'histoire ; mais cette chaire, qui était occupée par la Harpe à la fin du dernier siècle, a influé sur la destinée de ce pauvre Jules, qui ne pourra pas même, comme son devancier,

Tomber de chute en chute au trône académique.

Il y a vingt ans qu'on le repousse et qu'on l'empêche de s'y asseoir.

Son livre sur la *Poésie et l'éloquence à Rome*, lancé comme ballon d'essai au-dessus du palais Mazarin, n'attira même pas l'attention des Quarante, qui lui préférèrent, en 1865, M. Prévost-Paradol.

Jules Janin reconnaît lui-même son impuissance ; il se condamne à la critique à perpétuité.

Oh ! son histoire des *Débats*, si nous pouvions la dire ici tout entière ! oh ! les

tours de passe-passe ! ô les subtilités, les variations, les sauts périlleux, la farine et l'habit de pierrot ! Quelle agilité ! quelle prestesse ! quelle merveilleux jarret pour la danse ! Jamais nuage qui passe, mouche qui vole, oiseau qui chante, papillon qui suit le zéphir et femme qui jase n'ont eu plus de mobilité, plus de bourdonnements, plus de modulations diverses, plus de caprice et plus de langue. Il parle, il parle encore, il parle toujours. C'est un fleuve de mots, un torrent d'épithètes, un océan de phrases. Tout cela ruisselle au hasard, tout cela se heurte, se lève ou s'abaisse comme les flots dans la houle.

Le vent souffle, Jules écrit.

Éole, ce dieu fantasque, est là près du critique, s'évertuant sur le papier même excitant la légèreté de la plume, gonflant le ballon du paradoxe, appliquant

sa lèvre au sophisme pour l'enfler outre mesure, et travaillant l'eau de savon de la période pour y faire naître des milliers de bulles étincelantes, qui tourbillonnent en l'air et crèvent où elles peuvent.

C'est le spectacle le plus amusant qui soit au monde.

Dans ce tohu-bohu verbeux, dans ce fatras, dans ce tumulte, cherchez l'idée, vous la trouverez absente. Papillotage de style, faux éclat, citations puériles, répétitions systématiques des mots, phébus ridicule et redondances éternelles, voilà Janin.

Le quart d'une idée lui suffit pour accoucher d'un feuilleton de douze colonnes.

Et le chapitre des âneries, juste ciel ! oserons-nous l'aborder ? Ce malheureux critique ne sait rien, et sa prétention de tout savoir lui dicte les choses les plus

désopilantes. S'il aborde l'histoire, il prétend que Charlemagne et ses hauts barons assistaient à la première croisade ; ou bien il s'élève contre ce tyran de Louis XI qui a eu l'infamie de persécuter l'amant d'Héloïse ; ou mieux encore il arrache du front de Villars une branche de laurier pour la donner à Catinat, soutenant mordicus que celui-ci a gagné la bataille de Denain. Ailleurs il réforme la carte de France et déclare que Toulon est le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône, que Smyrne est une île et que Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, a débarqué sur le champ de bataille de Cannes.

Mais c'est en histoire naturelle surtout que Jules est de première force : il nomme pompeusement le homard le *cardinal des mers*.

Scandalisé de la métaphore, Chevet a prié le critique de vouloir bien passer

devant son étalage, afin d'examiner une fois pour toutes un de ces cardinaux, avant son entrée dans le court-bouillon.

Vous croyez peut-être qu'il écoute attentivement au théâtre les pièces dont il est chargé de rendre compte ? Ah ! bien oui ! ses yeux ne se tournent même pas vers la scène, et le temps de la représentation se passe en baguenaudes. Janin rit, plaisante, chantonne, lorgne les dames, se promène dans les couloirs ou dans le foyer. Le lendemain, il dira que Samson joue le principal rôle, quand c'est Provost. Il confondra le jeune premier avec le père noble, la soubrette avec l'ingénue, la grande coquette avec la duègne, Grassot avec Hyacinthe, Arnal avec Robert, mademoiselle Page avec madame Guillemin.

Toutes les balourdises qui lui viennent sous la plume, il les écrit intrépidement.

Pourvu que la copie soit prête à l'heure, peu lui importe le reste.

En voulez-vous un exemple ?

D'après M. Janin, le *Dîner de Madelon* aurait été joué pour la première fois au Ralais-Poyal, en 1812 ; Minette aurait créé le rôle et donné dans ce vaudeville les preuves d'un prodigieux talent. Quatre colonnes entières sont consacrées à l'éloge du talent de Minette. Or, Minette n'a jamais quitté le théâtre de la rue de Chartres ; elle n'a paru à aucune époque ni sur les planches du Palais-Royal ni sur les planches des Variétés, et c'est madame Elomire qui a créé le rôle de *Madelon*. Qu'en dites-vous ?

Une simple recherche aurait suffi à cet étrange critique pour ne pas commettre des erreurs aussi flagrantes [1] ;

1. Dans le même feuilleton, Janin prétend que Désaugiers était un homme sage, rangé, paisible;

mais pourquoi se déranger ? Le robinet coule, les *Débats* attendent, et ce bon public gobe les bourdes.

Voilà le système-Janin.

Ce feuilletoniste, qui a si injustement attaqué tant de monde, ne supporte pas qu'on l'attaque avec justice, et qu'on lui dise son fait sans ambiguité comme sans détour. Lorsque nous avons publié la première édition de cette notice, il n'y a pas d'injures, pas d'outrages, pas d'invectives qu'il n'ait lancés contre le *biographe* et ses *livres jaunes*.

Nous lui pardonnons de grand cœur : la racune et la colère ne prouvent rien, la vérité reste.

Le laisser-aller de sa plume lui a causé bien des tracasseries, bien des

c'était un viveur intrépide. Il affirme que Minette, au début de sa carrière, était dans l'indigence ; elle a continuellement roulé sur l'or, et elle est morte millionnaire.

querelles, bien des déboires. Au mois d'octobre 1841, notre critique se marie, et, le soir de ses noces, au lieu de se diriger vers la chambre nuptiale, il s'enferme dans son cabinet pour écrire un feuilleton. De quoi va-il parler aux lecteurs ? De théâtre ? Non. De son mariage ? Oui.

C'est la pièce nouvelle de la semaine.

« D'abord ce sera une stupeur générale. Quoi donc ? Il est marié ! Lui-même ? A son âge ? C'est un homme mort. Que va-t-il devenir, juste ciel ! — Et de cette jeune fille, que va-t-il faire ? Il en fera une bohémienne, tout comme il est bohémien ! »

Ce bel exorde achevé, Jules raconte les obstacles sans nombre qu'il a dû vaincre pour arriver au *conjungo*. Quel métier que celui de prendre femme ! que de rebuffades il faut essuyer, grand Dieu !

« Avisez-vous de demander en mariage le premier visage pelé et tondu que vous aurez rencontré grognant sourdement dans un coin. Faites une question indirecte sur la dernière fille à marier, rougeaude et mal dégrossie, qui vous aura fait les plus vives agaceries du monde : — Touchez là, vous n'aurez pas ma fille. »

En vérité, les pères sont absurdes.

Pauvre critique ! le voyez-vous, humble, patient, infatigable, cherchant une femme, comme Diogène cherchait un homme ? O bonheur ! il la trouve enfin ! tout s'arrange, le contrat va se signer.

Chateaubriand écrit à Jules : « Je ne vous bénis pas, parce que tout ce que j'ai béni est tombé. » Mais l'archevêque, qui n'a pas les mêmes raisons que l'auteur des *Martyrs* « envoie à l'heureux futur sa bénédiction et ses prières. » — « Elle alors tremblante, étonnée de tant

de suffrages partis de si haut, regardait timidement autour d'elle. Son limpide et chaste regard devenait plus hardi et semblait dire : Vous voyez bien que j'avais raison ! Cependant l'église était prête, l'autel était paré, la foule était grande ; on n'attendait plus que la jeune fiancée. Elle a paru enfin ! on l'a vue telle qu'elle est, jeune, belle, souriante, sincère. On n'est pas plus touchante, on n'est pas plus modeste et plus calme... — Quoi donc, cette petite main blanche et nette, cette grâce accomplie, la sérénité de ce beau visage, cette belle créature, tout cela pour un écrivain, pour... »

Mais taisez-vous donc, indiscret époux !

Vos rivaux du *National* prêtent l'oreille. Pourquoi bavarder ainsi en plein feuilleton ? Là, voyez, il est trop tard ! On a pris note de vos aveux, on se mo-

que de vos confidences, et M. Rolle taille sa plume.

Ah ! Janin ! Janin ! voici que vous n'êtes plus à la noce, mon ami ! Écoutez plutôt :

« Permettez-moi, Monsieur, de mêler mes félicitations aux félicitations que vous vous adressez à vous-même et de mettre mon humble grain d'encens dans l'immense cassolette que vous brûlez pour votre propre usage. — Enfin vous êtes marié ! Il n'y a plus de *oh !* ni de *comment !* ni de *ah !* qui tienne ; il faut que l'univers se remette de sa stupeur et en prenne son parti. — Votre feuilleton conjugal, daté de Saint-Sulpice et écrit sur l'autel, vous l'avez charitablement intitulé le *Mariage du critique* et non pas *d'un critique*. Comme un autre a dit : L'État c'est moi ! vous vous écriez modestement : Le critique c'est moi ! Grand merci, Monsieur ! Il résulte de

cette incarnation de l'esprit, du talent et du crédit de tous les critiques en un seul que, depuis huit jours, nous sommes tous mariés en votre personne. C'est un charmant cadeau que vous nous faites là, Monsieur, si j'en crois le prospectus de la mariée, que vous avez fait tirer à dix mille exemplaires. — Que vous êtes un mari généreux, Monsieur! j'en connais, et plus d'un, qui gardent leurs femmes avec le soin vigilant du dragon des Hespérides. Vous, Monsieur, du premier coup, vous faites imprimer, timbrer, mettre sous bande et distribuer votre femme à Paris et dans la banlieue. Cette publication ne peut manquer de vous attirer de nombreux souscripteurs. — P. S. L'Europe attend avec impatience les jappements de la jeune famille que vous lui annoncez. »

Janin ne répondit pas, il était écrasé.

Peu de temps après, il soutint une

polémique terrible avec l'auteur des *Demoiselles de Saint-Cyr*. Du haut de sa montagne d'orgueil, Alexandre Dumas fit descendre des rochers sur la tête de Jules pour le punir d'avoir critiqué sa pièce. Il le traita de Fréron, d'ignorant, il osa presque l'appeler vipère.

« Vous mordez tout le monde, lui dit-il. Ne pouvant mordre notre grand poëte dans le journal des *Débats* (la chose vous étant interdite pas autorité supérieure), vous avez été l'attendre dans quelque feuilleton obscur de quelque journal ignoré, pour le mordillonner lorsqu'il passait, espérant que, s'il ne mourait pas de la blessure, il mourrait du venin [1]. »

Dumas, en outre, prouva victorieusement que Jules n'avait pas été capable, en trois mois, d'écrire un seul acte de la *Tour de Nesle*.

1. *Presse* du 30 juillet 1843.

Notre infortuné critique ne s'est plus relevé depuis ces deux échecs. Roqueplan lui a donné le dernier coup de massue.

Vraiment c'est inutile.

Janin se prosterne, il est à terre, il fait son *meâ culpâ*. Le diable arrive au bout de son rouleau, la vieillesse frappe à sa porte ; il endosse un froc d'ermite et devient bon apôtre.

Si vous le coudoyez, il vous ôte son chapeau.

Il ne veut plus avoir que des amis ; il cherche des affections et des dévouements. Tout ce qu'il a démoli depuis vingt ou trente années il s'efforce de le reconstruire. Néanmoins, de temps à autre, les anciennes habitudes reparaissent, et le vieux loup de la critique montre encore les dents ; mais c'est un simple oubli, une distraction passagère. Il se frappe la poitrine de plus belle, et pleure les brebis qu'il a mangées.

Nous désirons de grand cœur qu'il fasse oublier ce qu'on a dit de lui :

« C'est un gros homme dont le menton tombe sur le jabot, le jabot sur le ventre, le ventre sur le feuilleton, et le feuilleton sur tout le monde. »

Après M. Havin du *Siècle*, ce malheureux Jules est l'admirateur le plus intrépide et le plus obstiné du philosophe immonde, auquel la horde impudente de nos libres-penseurs veut dresser une statue. Jugez-en par les lignes suivantes imprimées comme préface en tête du livre inqualifiable qui s'intitule *le Roi Voltaire*.

« Eh ! donc ! le revoilà, c'est bien lui ? — s'écrie l'énorme feuilletoniste, dans ce style bizarre dont il a le privilége, et ne se possédant plus d'ivresse. — Je le reconnais à son sourire, à sa malice, à son génie, à ses passions, à ses délires ! Ça, voyons comment M. Arsène Houssaye a

pu s'y prendre avec ce papillon, ce taureau, ce zéphir, ce volcan? D'abord il l'a couronné roi. Rien que cela? Une simple couronne de roi... Et pour qui donc gardes-tu les étoiles? »

Cet excellent M. Janin trouve que le *Dieu Voltaire* eût été un titre beaucoup plus convenable.

« Le temps même, continue-t-il, le temps, ce grand destructeur, ajoute à ce royaume, à cette domination, à cette couronne (Janin, mon ami, en êtes-vous bien sûr?) Voltaire est resté notre espoir, notre consolation, notre orgueil, NOTRE PÈRE ET NOTRE MÈRE (*sic*); il est tout pour nous, il est tout ce siècle, il est le monde!... Et plus nous sommes insultés par les cuistres (ce gros littérateur appelle cuistres ceux qui défendent l'Évangile et la croix), plus nous comprenons qu'il disait vrai. « Je vous ai délivrés d'une bête féroce! » criait-il. Non! non!

il l'avait muselée à peine, et la bête féroce a brisé sa muselière... »

Ah ! miséricorde ! est-ce que vous avez peur d'être dévoré, cher monsieur Janin ?

Tranquillisez-vous. Les catholiques, muselés ou démuselés, ne vous mangeront pas : Vos discours, vos principes et... un autre sentiment les tiennent à distance.

FIN

Mirecourt. — Typographie L.-Ph. Costet.

EN VENTE :

Jules Favre.
Victor Hugo.
Berryer.
Le Père Félix.
Balzac.
Châteaubriand.
Odilon Barrot.
Villemessant.
Dumas père.
Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix).
Auber. — Offenbach.
Rosa Bonheur.
Emile de Girardin.
Mgr Dupanloup.
Rose Chéri. — Bouffé.
Timothée Trimm.
Gérard de Nerval. — Eugène Guinot.
Gavarni.
Théophile Gautier.
Crémieux.
Garibaldi.
Sainte-Beuve.
Paul de Kock,
Jules Janin.
Barbès.
Lacordaire.
Guizot.

Lamartine.
Béranger.
Lamennais.
Charles Monsel
Ponsard.
Augustine et M
Brohan.
Cavour.
L'Impératrice E
Bismark.
Ingres.
Alphonse Karr.
Mazzini.
Canrobert.
François Arago.
Armand Marras
Havin.
Méry.
Victor Cousin.
Mme Arnould P
Elie Berthet. —
Arago.
Arnal. - Adolph
Cormenin.
Melingue.
Pie IX.
Louis Veuillot.
Mérimée.
George Sand.

Paris. — Imprimerie H. Carion, 64. rue Bonap

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

CT
1012
M57
v.14

Mirecourt, Eugène de
Les contemporains

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 04 01 009 6